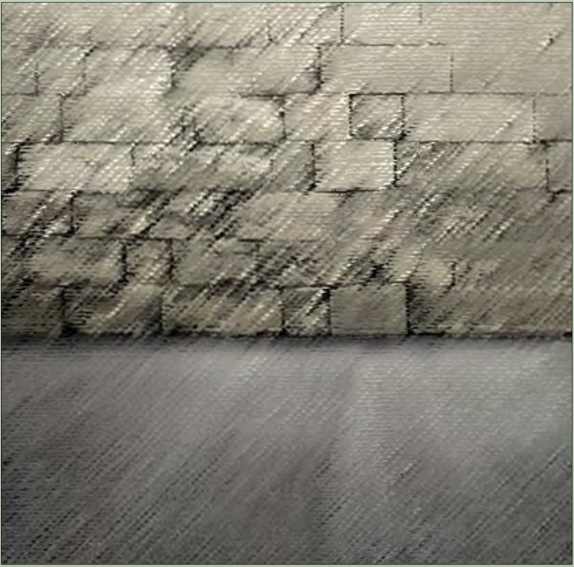
Jean Yves Collette

impasse



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

LE MUR DES LAMENTATIONS.

IMPASSE

(Impasse d’Anna)

EXTRAITS DU JOURNAL D’ANNA POUR L’ANNÉE 2007

1

LA RUE OÙ J’HABITE est sans issue : c’est un cul-de-sac, une voie fermée. Je demeure dans une maison de banlieue située dans une impasse – tous ces mots disent bien ce qu’ils veulent dire – et je vis là depuis assez longtemps pour avoir compris qu’une rue ou une situation sans issue ne mène nulle part ni à rien… Devant mes rôties matinales et mon bol de café au lait sucré, jetant un œil sur la grosse *Presse* inutile et insipide étalant ses faits divers et ses sujets de divertissement, l'évidence me frappe : savoir n'est pas voir, savoir n'est pas comprendre, constater des faits (les miens) n'est pas agir et n'en constitue pas une acceptation, même si les apparences laissent parfois croire le contraire.

Aujourd'hui, vendredi 23 septembre, j'admets qu'un constat n'entraîne pas d'emblée la volonté de modifier les choses ou le désir de changer d'une situation, même la plus inconfortable. De toute manière, après tant d'années à m'accommoder du contexte dans lequel je vis, je me demande si j'arriverais à me convaincre de transformer ma réalité, d'expliquer mon raisonnement aux autres, de les persuader que je dois les abandonner à leurs propres vérités et mensonges pour préserver les miens. Pour y arriver, je devrais traverser une forêt, deux rivières – il est vrai parsemées d'îles – et des restes de prairies, obstacles que, dans l'état d'affaiblissement moral dans lequel je me trouve, je ne réussirais peut-être pas à franchir. Eux, évidemment, ils pourraient se trouver soulagés de me voir vider les lieux. J'ai mon caractère, mes humeurs, mes manies, mes entêtements ; au fil des ans, ces aspects de ma personnalité, comme les leurs, se sont accentués et ils en ont peut-être ras le bol de mes techniques de survie dans le petit monde qui est le nôtre. En prenant de l'air, je leur en donnerais ! Pourquoi ne préféreraient-ils pas tous que je fasse table rase de notre passé commun ? Peut-être ont-ils, en silence, une paresse semblable à la mienne ? Attendre ? Attendre que les choses arrivent d'elles-mêmes. Éviter des efforts qui seraient inutiles ! Moi, me faisant une autre vie, j'ouvrirais un espace à ceux-là qui m'ont trop occupé sinon dévoré jusqu'à maintenant... Je leur rendrais service tout en leur évitant de devoir prendre quelque décision que ce soit. Qu'importe si le chef du groupe, déboulonné, est le moins apte à se ressaisir ; lui qui s'assoit de plus en plus lourdement sur son héritage de certitudes et de principes et qui joue, inlassablement et sans discontinuer, son rôle de guide suprême devra se draper de ses chères valeurs.

Quels que soient les signes distinctifs de mon tempérament, je dirais que je suis très serviable : je suis la bête dressée à les nourrir, à les laver, à les accompagner... même au détriment de mes activités professionnelles ; et, quand il le faut, je participe avec entrain aux activités sexuelles que la vie me propose. Je sais que la patience qui retient mes impatiences est favorable à mon exploitation ; il m'arrive d'être bonasse ; à l'occasion, je suis crédule... Au bout du compte, quand supporter l'égoïsme, l'ingratitude ou la méchanceté ambiante devient trop lourd, je pleure. Pleurer me fait oublier et me vide le corps et l'âme ; puisque j'aime la vie, je me trouve rapidement disposée à sourire, même à rire de bon cœur, à tout reprendre à neuf.

Devant les épreuves ou les revers de l'existence, tous n'ont pas la même aptitude à se relever. Certains, quand ils chutent, voudraient que la tristesse ne s'arrête jamais et les précipite dans une mort salvatrice, libératrice de toutes les frustrations dont ils s'accablent. Si pleurer pouvait nettoyer les sales pensées du guide suprême, je ferais des efforts pour le faire hurler chaque jour ; lui, malheureusement, la souffrance ne l'améliore pas.

Mais peu importe les autres. C'est mon « moi » qui me frappe ce matin. Des idées exténuantes me trottent dans la tête, depuis mon réveil, pendant que je faisais mon pipi matinal, avant d'entreprendre mes ablutions ; elles ont embrouillé mon petit-déjeuner, elles ont pourri mon avant-midi, elles m'ont déconcentrée la journée durant. J'avais déjà subi ces assauts au moment de m'éveiller, mais, auparavant, les pensées qui m'assaillaient se dissipaient rapidement, dès que l'action (téléphoner : parler, rire, raconter, répéter, radoter même) et que le travail du jour reprenaient.

L'évidence aurait pu me sauter aux yeux il y a des lustres… En toute vérité, elle m'est apparue bien avant aujourd'hui, mais, chaque fois, je m'aveuglais, je m'effrayais volontairement devant le chambardement qu'une telle prise de conscience remontant à la surface de la vie quotidienne aurait pu provoquer, de la longueur des explications qu'il aurait fallu donner, de la pugnacité que j'aurais dû démontrer pour y arriver.

Je crois aussi que la panique à laquelle j'ai cédé, devant l'autonomie qui aurait pu devenir mienne, est le résultat du travail de sape psychologique incessant dont j'ai été le cobaye consentant (« tu n'es rien sans nous ! ») et qui me faisait pousser vers des zones mal définies les velléités de liberté qui trouvaient place dans mes rêves ou dans mes somnolences matinales. Ayant perçu ma nature à la fois orgueilleuse et molle, ils ont agi sur moi de façon efficace et, comme de petits animaux agissent sur leurs congénères, de manière presque inconsciente. En quelque sorte, ils ont voulu protéger leur acquis (moi) et tirer de moi tout le bénéfice possible. Je leur appartenais ; jusqu'à un certain point, ils faisaient de moi ce qu'ils voulaient. Jusqu'au chef du groupe qui abusait de mon corps après m'avoir convaincue de l'originalité de ses vues… Ce jour, j'agis comme si j'étais encore leur propriété, mais avec un peu plus de conscience de la réalité.

Dans cette réalité, eux et moi dépendons les uns des autres. Depuis quelques mois, depuis qu'une partie du groupe a commencé à se disperser, mon rôle partiel d'esclave devient moins utile, mon devoir moins nécessaire. L'usure quotidienne fait son effet. Ils m'ont assez vue, dirais-je. Je les apercevais, eux qui me regardaient de haut, de loin, comme un vent qui déplace des nuages. Encore un peu et je devenais à leurs yeux le nain noir de la maison ; je ne représenterais qu'agacement et embêtement…

Je regarde les pages de la section « Actuel » de *La Presse,* mais je suis incapable de les lire. Mes yeux balaient un écran de papier sale sans que je puisse y distinguer quoi que ce soit. Mes pensées sont du même ordre. Je crois que ceux qui m'entourent abusent de moi ; je me sens prisonnière ; je les regarde me contraindre et je me vois acquiescer à leurs attentes ; je sais que je pourrais sans difficulté changer des choses qui me rendraient la vie plus facile, mais je ne lève pas le petit doigt. Je cache une panique irraisonnée. Devant tout changement qui ne m'aurait pas été imposé, je m'épouvante.

Je pousse le journal et me lève. En regardant par la fenêtre – mes réflexions emmêlées m'ayant coupé l'appétit – je me demande si ma voix intérieure tente de me prévenir, si elle me lance des signes. Admirant la douceur des rayons du soleil qui filtrent au travers des arbres, dans le boisé derrière la maison, je ne sais plus comment agir. J'en ai assez, mais de quoi ? De me sentir assise entre deux chaises !

Je m'emporte ; il me semble que mon discours est en train de m'emporter. Voilà que la pérennité de mes frustrations, si savamment enfouies jusqu'à maintenant, masquées, interprétées à l'envers, remonte à la surface de ma vie quotidienne. Bien que je m'en sois rendu compte auparavant, depuis des années… depuis toujours, dirais-je, quelque chose d'informe – une apathie, une incapacité d'agir – m'a toujours retenue. Je crois que je préférais nager dans la profonde indifférence affective dans laquelle mes sens vaquaient sans contrainte, plutôt que de jouir plus intensément de ma vie au prix d'efforts réels et de batailles pénibles.

Bon, je sais tout cela ! mais l'évidence ne m'est jamais apparue aussi clairement que ce matin, de manière aussi nette ! Ces pensées me mettent sur le bout des fesses et gênent le plaisir que je prends d'habitude, pendant les jours de la semaine, quand tout un chacun a quitté la maison et me laisse une paix relative, à jouir du silence qui s'installe pour un moment.

Ces pensées me troublent, car je sais bien que, toute ma vie et jusqu'à maintenant, j'ai troqué mon travail et mon corps contre la nécessité de prendre des responsabilités, de me prendre en main. Ces pensées me troublent de plus en plus, quoique je les aie toujours chassées, croyant que c'était là mon destin, que je n'y pouvais rien changer et, comme le dit de diverses manières la sagesse populaire, « que ce n'est pas si mal… que j'ai évité le malheur… que d'autres ont bien moins que cela… qu'il faut bien gagner sa croûte… » Mon répertoire de platitudes et d'insignifiances est sans limites ! Ce qui, encore informe, prend place dans ma pauvre cervelle m'en défera peut-être.

En conséquence, je cherche à me justifier. Si je trouvais une explication convaincante, qui innocenterait ma conduite, je sourirais sans doute de ce désir passager de changer les choses et je me retiendrais d'arguer à propos de mon âge, d'une fatigue manifeste et – je l'avoue – d'une résignation certaine. Une partie de moi accepte de discuter ouvertement de mon état, comme s'il s'agissait de la vie d'une autre personne, tandis que la partie contraire de ma conscience, celle qui m'a toujours confortée dans mon aveuglement, étreint mes sens et mon raisonnement, et cherche à m'en empêcher. Comme si le gâchis qui a consisté à m'être laissée prendre, à m'être laissée posséder, entraînait une annulation de tous mes réflexes de survie, comme si ceux-là aussi je les avais laissés à mes maîtres si familiers. Si je n'avais pas tout cédé dès le départ, peut-être n'aurais-je réussi rien de plus, mais j'aurais eu la satisfaction d'obtenir des résultats correspondant aux efforts de ma gouvernance propre.

Je me reprends. Je ne peux pas régler en cinq secondes le constat épouvantable que je fais désormais, même si je n'ose pas encore en prononcer les mots à haute voix : « Je crois que j'ai, malgré certaines réussites, raté le coche, raté mon existence, perdu mon temps, vécu au huitième ce que j'aurais pu vivre... », et le reste. Le pire est à venir. La conscience nouvelle de mon état et mon manque de confiance habituel me laisse croire que la suite sera terrible.

Venons-en aux faits bruts. Je dois clarifier, je dois déblayer la tempête d'émotions qui me noue l'estomac et le cerveau si je veux pouvoir m'y retrouver. Devant les éléments du bilan que je tiens maintenant à dresser, malgré une certaine confusion dans mes sentiments, je veux pouvoir décider d'une part, la plus grande possible, de mon avenir. La première difficulté, je le sais bien, vient de la routine. Si je créais une rupture – pensant à moi avant de penser aux autres, contrairement à mon habitude – peut-être me retrouverais-je inapte à fonctionner, comme un détenu libéré après des décennies de réclusion et qui se demande sur quelle planète il a été largué.

Pourquoi a-t-il fallu que j'attende si longtemps avant de comprendre qu'il y avait sans doute eu une erreur d'aiguillage ? À quoi peut me servir une telle question ? Je sais que je ne sortirai pas de mon cauchemar en revenant sur mes pas. Le monde a changé ! Ne suis-je pas simplement en train de vouloir légitimer ce qui m'est arrivé depuis ma complicité dans la formation du groupe (de la famille) jusqu'à mon grand malaise actuel ? La fin (de l'intégrité du groupe) peut-elle justifier les moyens pris pour m'y forcer ? Y ai-je vraiment été forcée ?

Dans quelques jours, j'aurai cinquante-deux ans. Je ne les parais pas à ce que j'entends autour de moi. Je surveille mon alimentation et je vais au gymnase deux fois par semaine. Je fais des exercices cardio-vasculaires et de la musculation. Quand je n'entretiens pas mes muscles avec régularité, ils manquent de tonicité et j'ai l'impression que mon corps entier devient flasque. Cette constatation ne me plaît pas, mais je vois bien que ma constitution ne me permet pas de faire des réserves. À l'adolescence, j'ai souffert d'anorexie ; j'en garde probablement des séquelles.

Je suis de taille moyenne, mince, même un peu maigre, sauf aux fesses qui s'alourdissent avec le temps. J'ai les cheveux bruns, mi-longs et rebelles, dont l'entretien me vole d'innombrables heures. À ma demande, mon coiffeur y mélange des mèches rousses et blondes. Rien n'est plus agréable que de se faire manipuler par des mains expertes. Si je pouvais me le permettre, je le verrais chaque jour. Mon visage est fin, un peu osseux ; j'ai le nez droit et les narines prêtes à respirer d'énormes bouffées de vie ; j'ai une grande bouche bien dessinée et des lèvres pleines et gourmandes ; à ce chapitre, j'ajouterai – en rougissant ? – que j'ai une belle langue, fraîche et rose, organe bien développé apte à la parole, à l'alimentation et à toutes sortes d'exercices amoureux ; un front bien dégagé qui donne l'air intelligent (ce qui correspond à la réalité), les sourcils hauts, de grandes paupières et des yeux qui divergent d'opinion tandis que l'un d'eux ne me rend pas de grands services. J'aurais aimé avoir des yeux bleus ; j'ai toujours perçu dans les yeux de cette couleur une sorte de lumière intrigante, gage de séduction. Et j'aime tellement séduire… L'idée même de séduction m'emporte à tout moment. Moi, qui suis insatisfaite de mon corps, je n’ai que mes fesses et mes hanches – qui mettent ma taille en valeur – et mon dandinement, pour séduire. Mais je m’éloigne… Il m’a toujours semblé que les blondes (je connais la rumeur !) aux yeux bleus et à la peau dorée avaient la vie plus agréable.

Au même titre que pour mes cheveux, je porte une attention particulière à mes ongles que je veux garder impeccables ; ils me sont précieux comme s’ils paraient de bijoux le bout de chacun de mes doigts. Désormais, pour répondre au vœu de l’un de mes amoureux – j’avouerai ultérieurement son existence ! – je m’assure de leur discrétion et de la mise en valeur de leur nacre naturelle. Je n’aime pas tellement penser que l’allongement de mes cheveux et de mes ongles constitue un amas de cellules mortes dont mon corps se débarrasse. Entretenir la kératine de mes cheveux et de mes ongles c’est, en quelque sorte, gérer des déchets. Changeons de matière !

J’ai d’autres choses à dire au sujet de mon corps. Des aspects auxquels d’habitude je ne porte pas attention m’apparaissent quand je suis toute nue, comme maintenant, et que je m’examine dans le grand miroir de la salle de bains. Je me souviens qu’une personne attentionnée m’avait complimenté sur le dessin galbé de mes jambes, qui continuait celui de mes hanches, et menait à mes petits pieds, dont la forme serait harmonieuse. Devant ce constat, si c’était nécessaire, je me consolerais de voir le bas de mon corps, de la taille aux pieds, dans un état satisfaisant. Caressant mes cuisses et mes jambes, je prends plaisir à leur douceur et à leur fraîcheur, mais je perçois aussi la présence d’une douleur sous-jacente, qui surgit à l'occasion. J'ai des maux de jambes, des problèmes de circulation – élancements, engourdissements – quand je reste trop longtemps assise. C'est ce que je veux croire.

Je ne ferai pas abstraction de mon sexe, de sa couleur, de ses contours. Avant que je ne taille systématiquement ma touffe luxuriante de poils drus et noirs, je devais faire des contorsions ridicules pour savoir à quoi mon sexe ressemblait. Certains jours, sans cette gymnastique, déguisée en animal femelle, j'avais l'impression de ne plus trop savoir où il se trouvait ! Désormais, je peux le regarder de près et je le trouve assez joli ; à l'extérieur, la chair est demeurée couleur « chair » ; et j'aime assez qu'il ait gardé sa forme adolescente – extériorisée, dirais-je – montrant ses attributs arrondis, toujours prêt à rendre service. Ma fente vulvaire s'entrouvre toute seule à la moindre douce intention, toujours disposée à entreprendre une longue conversation.

Je suis une personne propre et je suis les règles que prescrit l'hygiène. En plus de l'obsession pileuse qui est la mienne, j'entretiens mon corps scrupuleusement, mais sans excès. Je ne suis pas portée sur les crèmes et autres illusions rajeunissantes et je me maquille peu. Ma peau fragile, agrémentée de quelques taches de rousseur, aimerait sans doute être enduite matin et soir, mais je ne peux me résoudre à cet exercice, me fiant, à tort peut-être, à la nature.

Évidemment, quand je suis trop fatiguée ou que je suis malade, rien ne masque mon aspect ; mon teint devient gris, mes épaules abattues parlent pour moi ; je suis cernée, « pas montrable ». J'ai l'impression, alors, que mon pauvre petit corps va se casser ou que ma tête va éclater. Dans ces circonstances, j'ai la sensation (contradictoire ?) que je serais moins mal en point si j'étais moins maigre. Dans ces circonstances aussi, mon confinement dans la banalité de mes habitudes intérieures (chambre, cuisine, table de travail, *ad nauseam*) ou dans mon domaine élargi (maison, centre commercial, aller et retour), cachée entre mes murs ou derrière mes lunettes de soleil, j'ai l'impression que mon confinement limite les dégâts.

Je suis en train de m'éloigner de mon sujet… comme si un centre commercial pouvait être un remède ! Il est vrai que j'aime les magasins et tous les endroits où je peux combler des besoins ou choisir des services selon mes goûts et ainsi compenser certaines frustrations domestiques. J'ai découvert assez tôt que le magasinage bien compris est un plaisir solitaire.

Si mon dos ne me dit rien, sauf en cas de faux mouvements, c'est qu'il se présente rarement de face ! Quelqu'un d'autre pourrait me dire « Tu as un beau dos ! » (ou ne rien me dire), mais moi je dois faire un effort pour l'examiner, dans un miroir. Je préfère me remémorer le plaisir que j'avais à tâter et à caresser mes seins bien pleins et bien ronds quand j'étais enceinte et quand j'allaitais mes enfants. (N'ai-je pas déjà avoué avoir des enfants ? Non ?) La texture si fine de mes seins, leur taille impressionnante, leur chair translucide, leurs beaux mamelons bien durs, si sensibles, m'ont toujours donné des frissons durables. Je ne veux plus d'enfants ; c'est assez ! Mais j'aimerais tellement avoir des seins réels plutôt que les ombres qui me restent après toutes ces années. Et mon ventre ?… Mon ventre, qu’en dire ? Je n’ai pas de ventre au sens courant de l’expression « avoir du ventre », mais j’aime qu’une main étrangère me le caresse en faisant des ronds. J’ai toujours pensé qu’il s’agissait d’un geste apaisant, un peu enfantin, d’une grande tendresse. Pour le poser, il faut être physiquement près de l’autre personne ; entre adultes, le geste peut devenir sensuel, devenir sexuel. Dans de telles circonstances, il ne serait pas inattendu que la main qui caresse mon ventre s’éloigne de l’intention première et qu’elle descende, que le geste se transforme et devienne excitant, mouillant… Je m’arrêterai plus tard à la question de ma sexualité. Chaque chose en son temps.

J’ai beaucoup de casiers à fouiller, d’éléments à disposer et de matières à organiser dans ma tête avant de pouvoir faire le point complet de ma chair, de mes idées et de faire le point sur mes sentiments, et d’étudier ma situation morale, amoureuse, ou familiale en ayant en main les éléments nécessaires. N’étant pas méthodique, j’espère traverser sans trop de mal l’exercice que je me suis fixé, celui de retrouver une sorte d’intégrité, après cinquante années de vie. Dans ce bilan, quoique je fasse des efforts pour rassembler les pièces de mon casse-tête personnel, il y a des aspects enfouis profondément qui surgiront à des moments inopinés et me créeront de bonnes ou de mauvaises surprises. Pour me permettre de commencer sans trop de douleur, j’ai choisi d’examiner mon corps, qui se présente en « morceaux », si je puis dire, dont je peux parler séparément, au contraire des sentiments qui se présentent pêle-mêle, contradictoires et difficiles à décortiquer, surtout parce qu’ils sont changeants. Et puis, aussi bien me l’avouer maintenant, je n’ai pas de formation dans ce domaine : j'irai donc à tâtons pour tenter de mieux me connaître moi-même.

Je sens confusément que je dois faire cet effort dès ce jour. Ma vie amoureuse a été bouleversée et, si je ne me pose pas les questions qu'il faut, je vais me laisser aller, tout laisser aller. Je dis « confusément », car je sens que je dois me poser des questions importantes, je sais que ma vie n'est pas telle que je voudrais qu'elle soit… Je veux apporter des changements, mais je ne sais pas bien dans quel sens je dois travailler. J'ai besoin de démêler mes sentiments et de mettre mes valeurs en évidence. Je sais que j'ai trop attendu, que des personnes (parents, conjoint, enfants) – j'avoue maintenant avoir un conjoint (dans les faits) – m'imposent depuis toujours un rythme qui ne m'est pas naturel. Je dois profiter de ces bouleversements dans ma vie sentimentale, de l'apport imprévu qu'ils constituent, pour remettre en question ce qui doit l'être et arriver, peut-être, à prendre mes propres décisions sur des sujets importants. J'ai la fâcheuse tendance à être troublée dès que survient un événement qui bouscule mes sentiments ou provoque des émotions intenses. Je ne sais plus me situer. D'habitude, je fonctionne à la nervosité, aux larmes ou aux rires, jusqu'à ce que la situation redevienne normale. Alors, je parle de l'événement, je le raconte plutôt trois fois qu'une, avec des variantes, jusqu'à ce que la version la plus plausible et la plus conforme à mes sensations prenne sa place. Alors seulement je me sens capable de réfléchir… quoique, la plupart du temps, il soit trop tard, puisque je me serais laissée entraîner dans une voie qui ne serait pas la mienne, puisque j'aurais laissé quelqu'un d'autre décider à ma place. C'est la même chose dans mon métier :

je m'implique entièrement, je travaille très fort, je mets toute mon expérience et mon intelligence à produire le plus beau concept qui soit. Ensuite, j'attends passivement la réaction de mes clients, souvent avec une grande anxiété, appréhendant le pire, même si mon intuition me dit que je serai heureuse de leur réaction.

J'ai résolu de garder en mémoire la maxime « mieux vaut tard que jamais ». Dans mon engagement, je m'appuierai assurément sur d'autres phrases rassurantes du même genre, non que leur vérité présentée de manière absolue m'enchante, mais elles me serviront de point d'appui temporaire si je faiblissais tout à coup devant des difficultés. Au cours des prochaines semaines, je vais tenter de faire le point froidement, puis je me dessinerai un avenir à grands traits, sachant bien que transformer des rêves en réalité peut s'avérer difficile. Je me dois pourtant de tenter l'expérience. Si je passais outre, je m'en voudrais de ne pas avoir été au bout de ma démarche, laissant de côté une rare occasion de rendre ma vie future plus satisfaisante. Je connais bien mes envies les plus fortes ; des habitudes me semblent inchangeables… Dans le quotidien, je devrai concilier ces éléments avec d'autres qui paraîtront comme des obligations.

Cette démarche est-elle utopique ? Arriverai-je à un résultat satisfaisant ? Déjà, je me demande si j'ai été assez précise dans l'inventaire de mon corps. Je parie avec moi-même que j'ai caché le plus croustillant… Les détails qui surgiront, je les dirai plus tard, au fil de mon récit, quand ils apparaîtront.

3

Je suis hyperactive, nerveuse, en état d'insécurité constant, et sans cesse en train de me demander, équilibriste du quotidien, ce qui sera trouvé ou inventé et qui permettra de m'adresser des reproches ou de m'en faire adresser. Je ne peux m'empêcher de me sentir coupable. Je dois trouver les raisons de cette attitude démoralisante qui sape mes efforts pour me reprendre en main. Bonnes ou fausses raisons, j'ai besoin de comprendre pourquoi je suis toujours celle qui encaisse, même les bêtises qui ne me concernent pas. Je parle en premier lieu du contexte familial, de ma vie de groupe, vie de clan assez limitée dans l'espace, à l'horizon platement démarqué. Je suis isolée dans le vide de tout ce qui constitue ma banlieue, sans références, à la merci de tous les avis des uns et des autres.

Malgré mon état d'insécurité habituel et des perspectives qui semblent fermées, je m'évertue à trouver les aspects de la vie les plus joyeux, à chercher à rire plutôt qu'à pleurer, à espérer sans cesse que le bonheur le plus fou me frappe, comme si je pouvais le gagner dans un tirage au sort, absolument convaincue d'avoir choisi le bon numéro et assurée que celui-ci finira par être pigé ! Pour faire une image, je me qualifierais de déprimée-optimiste, absolument et naïvement convaincue que la chance me sourira un jour et que les difficultés que j'affronte ne pourront durer.

En attendant, la mauvaise humeur du chef de groupe est quasi permanente et moi je suis son premier souffre-douleur. Le chef se prend pour « tout ce qui a de la valeur à ses yeux » et ses avis et ses décisions sont ceux qui doivent prévaloir sans qu'à aucun moment il les remette en cause – même s'il accepte parfois d'en discuter pour la forme. S'il ne peut constater la prédominance de sa pensée, l'humeur de l'homme se dégrade davantage et peut aller jusqu'à l'enfermement, montrant une attitude boudeuse pendant des jours. Je le regarde aller, au fil des ans de plus en plus étonnée, et je me demande où il peut trouver cette conviction, comment il peut sans gêne vouloir s'imposer à son entourage. Sa certitude crée de l'épouvante ; elle est quasi religieuse et dégoûte de toute adhésion.

Quand l'esprit du chef et son intelligence ne sont pas mis en valeur, la vie devient intenable. Devant une position plus contraignante que les autres, je m'entête quelquefois, la plupart du temps avant de céder, car il trouve toujours à me reprocher quelque chose et à me placer dans une situation d'infériorité. Je constate que la technique de mon conjoint (dans les faits) est simplette mais efficace. *A contrario,* tout ce qui n'a pas d'importance à ses yeux dépend de moi, dépend de sa conjointe (dans les faits), de la mère de nos rejetons. Alors, détendu, même désinvolte, le chef lance des anathèmes. Dans mon travail professionnel, par exemple, il m'arrive de lui demander – ou à l'un ou l'autre de mes enfants – leur appréciation d'un concept ou d'un projet en cours. Les avis qui me sont donnés sont souvent négatifs – je dirais : « sont évidemment négatifs ! » Heureusement, ils ne me gênent pas ou pas trop car, avec le temps, j'ai appris à interpréter leurs avis et je sais bien que leurs opinions sont celles d'amateurs incompétents à évaluer correctement ma production. Dans ce cas, je cherche plutôt à obtenir spontanément une *vox populi* qui arrive quelquefois à m'éclairer sur des détails.

D'où peut bien venir que le chef ait cette mauvaise humeur permanente ? D'où peut bien lui venir cette exaspération infinie ? Quand il était jeune, il était plus poli, plus gentil, plus patient, plus attentionné… Il avait une haute opinion de lui-même, cela se voyait déjà, mais il tolérait encore que tous n'aient pas de la vie la même idée que lui. Au cours de ces années-là, je ne me rendais pas vraiment compte du caractère limité de ses attitudes, simplement parce qu'elles ne me heurtaient pas ou pas encore. Je voyais mon conjoint (dans les faits) comme une personnalité forte et je croyais sans doute encore qu'ensemble nous avions une belle vie devant nous. Je comprends, depuis quelque temps, que ses colères et ses entêtements étaient des signes de sa faiblesse de caractère, de sa mollesse générale, plutôt qu'une force sur laquelle notre association de personnes pouvait compter.

Mais peut-être suis-je moi-même la cause de son comportement. Sa volonté prétentieuse d'être le chef, le sauveteur et le tout-puissant responsable de son groupe va de pair avec son goût effréné de la loi et de l'ordre, et ce goût le porte à des attitudes hautaines et souvent méprisantes. Le chef qui aura pu, au début de notre accouplement, être séduit par ma « différence » n'aura pu, après un certain temps, qu'être agacé par mon éparpillement, par mon caractère fantasque, par mon goût fort développé pour le rire et pour le plaisir qu'il n'aura pu concilier avec la rigueur qu'il voulait être la sienne.

Si c'est le cas, le chef a dû d'abord être énervé, puis irrité de s'être trompé, alors qu'il constatait que je n'étais pas à la hauteur de son projet de vie. Au nom de quoi s'entêtait-il ? Au nom d'un idéal de vie où deux personnes s'entendaient sur presque tout dans une harmonie céleste ? Tellement céleste qu'il n'était pas nécessaire d'en parler ?

J'ai réfléchi longuement à cette question qui, à l'occasion, m'a semblé à l'origine de tout le désordre que j'aurais provoqué… mais aucune réponse satisfaisante ne m'est apparue. Cela n'est pas étonnant, quand je me remémore les non dits ordinaires et les réactions épidermiques que j'ai moi-même enfouies au cours de ma vie. Quoi qu'il en soit, il serait aujourd'hui trop tard pour accepter de jouer un rôle dans une comédie – ou tragédie – dont la représentation a débuté il y a trente ans. Je ne vois pas avec quelle fraîcheur, avec quelle candeur je pourrais jouer mon rôle de séductrice éblouie avec un partenaire à la plate démarche janséniste.

Devant le projet qui m'était silencieusement proposé, si j'avais su, si j'avais eu l'expérience de vie nécessaire pour le percevoir… si j'avais pris conscience de ce qui s'en venait… j'aurais fui. Désormais, je sais : je peux déclarer clairement que je n'ai jamais vu mon rôle ni de cette manière ni dans cette maison et que je n'ai pas fui. Ce qui ne veut pas dire que je pourrais décrire le rôle que j'aurais aimé éventuellement y jouer, car je n'ai jamais eu l'occasion d'y réfléchir, prise par le vif de la vie, le travail, le désir d'avoir des bébés (non pas des enfants, des adolescents…), mais réellement des bébés à aimer et à mettre dans la vie.

Alors, pendant que le chef s'entête à empêcher le plaisir, la joie et le bonheur en principe désirés par tous d’entrer dans son existence, il ne semble pas se rendre compte de la brièveté de notre passage sur terre ni de la toute relative importance de ce séjour.

Force m’est pourtant de constater, par exemple, que son attitude rigide à l’égard des enfants et de la vie domestique est dépassée. Il ne peut pas appliquer sa loi et son ordre *ex cathedra ;* il ne peut pas s’imposer sans expliquer ses motifs. Peut-être panique-t-il en pensant qu’un large consensus pourrait s’élever contre son autorité et qu’il devrait nous céder un pouvoir ou une marge d’agir qu’il veut conserver pour lui seul. Le chef du groupe ne peut pas être le monarque absolu qu’en son for intérieur il voudrait être. Je crois qu’il rêve des temps anciens où le père était l’autorité incontestée, qui décidait de tout, qui célébrait ou qui maudissait, qui léguait ou qui déshéritait et à qui, normalement, personne ne s’opposait. C’était le père, un point c’est tout ! Ayant souffert de ce type d’abus quand il était jeune, le chef donne l’impression de vouloir se soulager, de vouloir se venger de ses parents sur sa progéniture et sur celle qui la lui a donnée. Déprimant transfert, quand je constate que, sans même s’en rendre compte, il tente en réalité de reproduire le modèle honni !

Mon conjoint (dans les faits) est féru de technologie, mais pas très doué pour les relations humaines. La technologie, c’est comme la mécanique : une affaire d’hommes ; et il ne voudrait pas que l’on pense autre chose de lui ; les relations humaines sont, bien entendu, des affaires de femmes, comme si les femmes devaient porter cette « affaire » pour l’ensemble de l’humanité. Ce trait de caractère du chef ne favorise pas le règlement des litiges qui surgissent. Quand une situation le choque, trois étapes sont à observer : il se retire du groupe physiquement ou mentalement (pensant que les choses vont se tasser d'elle-même) ; il boude (voyant que ce n'est pas le cas) ; il laisse éclater sa colère (constatant qu'il ne peut pas influer sur le cours des choses). Ses oreilles rougissent violemment (c'est le signe avant-coureur) ; puis il ouvre la bouche pour évacuer des sons et son indignation ; enfin, il crie pour asseoir son autorité (ce qui est assurément contre-productif). J'ai l'air de me moquer de lui en décrivant ce processus… c'est dans tous les cas ce qu'il affirmerait. Pourtant, cette idée ne m'effleure pas ; je ne fais que détailler le mécanisme et le résultat obtenu ; je le traduis de cette manière parce que je l'ai vu ainsi un nombre incalculable de fois au cours de mes années de vie avec lui. Il est la représentation de l'inutilité absolue des comportements de ce type.

Je constate, je subis, j'ai une peine récurrente et je me sens sans ressource devant sa façon de voir les choses. Je voudrais agir, sortir du découragement qui est le mien (et assurément du sien) quand il s'enlaidit de la sorte, mais il me semble que mon choix est limité : ne rien faire ou tout chambarder. Je n'ai confiance en aucune stratégie intermédiaire ; elles me semblent toutes insuffisantes à tenir la route ; si j'allais mollement de l'avant, je me tromperais ! J'ai été abusée si souvent par ses « discours d'ouverture sur le monde d'aujourd'hui » (c'est moi qui les nomme ainsi), que je n'ai pas plus confiance dans ses promesses de changement, qu'il lance quand il cherche à me « rattraper », que dans des promesses d'ivrogne.

Devant des visiteurs occasionnels (parents, voisins, rares amis de couple), il expose sa pensée : il se montre ouvert, moderne, au courant des nouvelles tendances, de l'évolution de la société et des problèmes qui l'accompagnent… Il avance des idées adaptées au monde actuel… Il semble informé et mesuré, en un mot, compris par certains, il est « décoincé »… jusqu'à ce que la porte de la maison se referme dans le dos de nos visiteurs.

Alors, il s'empresse de dire qu'il « parlait pour parler », et qu'il n'a pas vraiment donné son opinion au cours de la soirée ; qu'il a simplement voulu être poli avec nos invités en laissant entendre qu'il partageait leurs idées ; que le monde contemporain est un « monde de fous » ; que « rien n'est comme avant », qu'il n'y a plus de savoir-vivre, « plus de morale », plus de couple ni de famille… qu'il n'y a plus de civilisation ! Autrement dit, que je ne devrais pas me faire d'illusion sur ce qu'il pensait, car il donnait un spectacle.

• • •

J'ouvre une parenthèse pour mettre en garde contre les abus et les dangers du phénomène des « amis de couple ». Ces amis sont des personnes avec qui il faut frayer par deux. Un célibataire ne peut pas être un ami de ce genre-là ! La relation consiste à se comparer et à tenter de démontrer, dans des joutes « amicales », à quel point « notre » couple est bien supérieur à « leur » couple, à quel point nos acquisitions sont de meilleure qualité que les leurs, à quel point nous sommes les plus futés. Les vantardises des premiers tentent de contrer les parades rutilantes des seconds, et toutes ces présentations sont empreintes de sourires, de compliments et d'hypocrisies qui cachent immanquablement une haine de l'étranger (de l'autre couple) et un goût sublimé, proche du délire, de les tuer (de se débarrasser de la concurrence).

La lutte peut devenir frénétique et des coups peuvent facilement voler très bas, d'autant plus que les réflexes les plus infimes de ces fréquentations sont innés. Ces couples si totalement imbriqués, couverts de leurs plus belles parures et plumes, se pavanent en montrant ce qu'ils croient être leurs armes, mais qui ne représentent que de mesquins colifichets ; ces couples savent d'instinct comment se battre, comme le petit chat qui tombe atterrit sur ses pattes sans l'avoir appris.

Maintenant, imaginez Anne (du couple A), qui sent le besoin de se confier ; elle s'adresse en toute amitié à Marie (du couple B) et lui avoue le bonheur et l'angoisse que lui cause une relation amoureuse extra-conjugale… Le soir même, quoiqu'elle ait juré le contraire, Marie s'empresse de raconter l'aventure à son conjoint (dans les faits ou non). À son tour, celui-ci promet solennellement de n'en rien dire tandis qu'il songe déjà à la manière dont il en tirera parti à la première occasion. De toute évidence, l'arme qu'Anne a donnée en toute naïveté à sa confidente se retournera contre elle, probablement de manière insidieuse, au cours de leur prochaine soirée commune.

Pour que votre association de personnes persiste, assurez-vous de ne jamais, jamais, confier quoi que ce soit de sérieux, de personnel, d'intime à vos chers « amis de couple ». À la première occasion, une pareille folie vous laisserait à la merci d'une attaque vicieuse qui pourrait vous être fatale… car la victoire ultime d'un couple sur un autre, c'est l'élimination… La recherche de nouveaux « amis de couple », dans un contexte où la concurrence est féroce, nécessite la mise de côté des couples les plus faibles ! Pour conserver de telles relations (si le divertissement vous paraît essentiel), la seule voie consiste à ne tenir (sur le ton de la confidence) que les propos les plus insignifiants, les plus indéterminés possibles.

Si cette manifestation de la sociologie de l'amitié peut être observée partout, elle est tout de même plus répandue dans une banlieue comme la mienne, où règne l'ennui. Fin de la parenthèse.

• • •

Il arrive que mon conjoint (dans les faits) et moi parlions au lit, la plupart du temps quand nous avons une divergence importante. Alors, il est intarissable : il se remémore tout ce à quoi il a déjà réfléchi depuis qu'il pense et le raconte avec passion. Il établit le pour et le contre, il analyse les faits et les gestes, il décline les aspects positifs et négatifs de sa réflexion, il décrit la réaction modérée, qu'il devrait adopter, et la compare à des réactions extrêmes… qu'il finira par choisir. Selon la complexité du litige, son exposé peut durer plusieurs heures. Je n'ai pas vraiment à m'exprimer car, en réalité, il ne s'intéresse pas à ce que je pense ; il veut seulement que je l'écoute pendant qu'il se met en valeur. Je ne dois pas m'endormir même si je suis exténuée. À tout moment, il répète : « Est-ce que tu m'écoutes ? » Je réponds : « Oui, oui. » Il affirme qu'il devrait choisir la position médiane… mais finit par lancer que sa position réelle, la seule qu'il peut réellement tolérer, est une position atroce et qu'il n'en démordra pas. En fait, il se sent bien dans une position où le malheur le guette. Si son attitude comporte un choix, ce sera éventuellement tout ou rien. Aucune larme, aucun sentiment ne le fera renoncer à sa position, mais il est prêt, dès le lendemain, à reprendre son discours d'un autre angle, pourtant sans aucune intention d'en changer… surtout s'il lui arrive, au cours de sa logorrhée, de se démontrer à lui-même qu'il a tort, que sa position est intenable. Car cela lui arrive aussi : il s'auto-démontre qu'il a tort. Alors, là, intenable, il conclut : « Je suis comme ça, c'est tout. »

En fait, comme je l'ai répété à mon amoureux, il n'est pas toujours comme ça ; il n'est pas toujours désagréable. C'est l'usure de la vie qui a probablement modifié sa psychologie… Il a aussi des qualités : il m'a aidée financièrement… et la mouche de la cuisine le pique quelquefois : il mijote alors une sauce à la viande pour les pâtes. À cette exception près, il est vrai qu'il ne fait pas grand-chose dans la maison, sauf en cas de force majeure. Il agit toujours quand il peut jouer le rôle du sauveur. Non seulement veut-il être absolument le chef, mais, en plus, il veut être le héros de chaque événement ! Cela devient clair pour moi à mesure que je me donne la peine de l'écrire. En réalité, dans notre clan, c'est un idéaliste frustré ; il croit faire ce qu'il faut pour être le phare du lieu, sans résultat. Mais peut-être ne fait-il pas ce qu'il faut pour y arriver… tout en croyant le faire. Illusion !

Illusion ! Je crois qu'il ne pourra jamais être assez souvent le héros de quelconques situations pour être heureux.

Au début, c'était différent. Nous vivions de l'air du temps. Les grandes discussions sur l'état du monde n'étaient pas notre lot. C'était encore le temps du « Faites l'amour, pas la guerre »... ce temps qui aurait avantage à revenir, pour le bien commun. Bon ! De toute manière, il a toujours laissé entendre que, dans notre couple, c'était lui qui avait le monopole de la pensée. Moi, j'ai toujours trouvé agréable de l'entendre discourir. Je voyais bien qu'il était fier de pouvoir aligner des mots que tout le monde n'employait pas. Je l'écoutais et, comme je l'aimais, ses paroles étaient une musique à mes oreilles. Je disais : « Ah oui ! » ; je disais : « Vraiment ! ». J'étais en vacances de penser, de réfléchir : jeune et écervelée !

À cette époque, nous allions souvent au cinéma. Aujourd'hui, sauf exception, nous allons au club vidéo et nous regardons des films sur l'écran de notre cinéma maison. Le nôtre – nous voyons bien la différence – est seize centimètres plus large que celui de nos voisins. Quand le film que nous louons les intéresse, ils passent souvent la soirée du samedi avec nous mais, après, nous ne discutons plus des films avec passion, comme nous le faisions dans notre jeunesse. En fait, nous passons tout de suite à d'autres sujets, peut-être pour nous éviter de comparer des situations ou des sentiments fictifs à la réalité de nos propres vies.

Quand nous allions voir de vrais films, mon conjoint (dans les faits) et moi, nous en parlions beaucoup après ; nous refaisions les histoires avec des « si », surtout les histoires d'amour... puis nous allions mettre en pratique la belle pulsion charnelle qui s'exprimait parfois à l'écran. L'autre amour, le grand, nous en parlions aussi ; toutefois, vu d'aujourd'hui, je crois que nous ne savions pas de quoi nous parlions !

Que reste-il de cette période de notre vie ? Nous avons un vrai passé et de nombreuses habitudes ; mais, à y réfléchir, nous avons perdu les affinités réelles que nous avons dû avoir et qui, terrible aveu, sont sorties de ma mémoire. Mises à part la fiction (le cinéma) et la réalité (l'activité sexuelle) qui nous réunissaient, je ne me souviens plus des facteurs qui devaient pourtant faire partie de notre existence quotidienne. Nous avons dû meubler nos vies des divertissements propres à nos âges… Était-ce si insignifiant que je ne puisse m'en souvenir ? Des images informes déambulent dans ma mémoire, mais je ne peux rien en tirer. Assurément, nous ne nous sommes jamais prémunis contre la routine et elle nous a vaincus.

Au lit, par exemple, la plus irréfléchie de nos habitudes, nous ne nous sommes pas améliorés avec le temps, pas du tout. Nous pratiquons « l'exutoire » à pleine bouche et à pleines mains. Nous faisons ce qu'il faut pour soulager notre chair. Nous sommes des mécaniques rodées avec précision. La seule préoccupation qui nous reste, c'est de faire coïncider le moment où l'un et l'autre de nos corps ont besoin de détente. L'action n'est pas franchement agréable ni son contraire. Nous nous ennuyons un peu, mais nous le faisons pour nous sentir mieux après coup. Je ne vois pas autre chose. Nous savons exactement les sensations que le corps de l'autre recherche et nous tentons de les lui donner ; notre expérience sert à ça. Sans danger, sans comparaison, sans nouveauté, sans défi, sans plaisir réel, sans dépassement, sans exagération, sans provocation... Quoi encore ? À voir défiler les mots, je sens que le vieux désespoir ordinaire tente de m'envahir.

Plus tôt, j'ai laissé entendre qu'un amoureux avait pris place dans ma vie. Cette découverte, par mon conjoint (dans les faits), a temporairement pimenté notre vie nocturne ; nous nous sommes mis à manquer de sommeil, mais pour de mauvaises raisons. Il s'est mis à parler ; je me suis mise à me taire. Il avait soudain des tas de mots sur la beauté de notre couple, sa longévité, notre famille moderne, *et cætera*. Pour l'arrêter de parler, il fallait « le » faire. Au moins, en ces occasions, la routine sexuelle qui s'était installée entre nous m'a bien servie. Je pouvais faire ce qu'il y avait à faire, mécaniquement, en pensant à autre chose, surtout en rêvant à quelqu'un d'autre. Mais je voulais surtout qu'il se taise, qu'il cesse de se vanter de ce qui n'existait plus.

De son côté, il a raté une belle occasion de me rapprocher de lui. Plutôt que de se servir du reste de son amour ou de son imagination, il s'est transformé en inquisiteur, en flic de la brigade des mœurs qui se rince l'œil avant de faire appliquer sa loi. Ce qui l'a excité le plus, quand il a eu la confirmation de l'existence de mon amoureux, c'était de savoir comment ça se passait entre nous. À la fois voyeur et jaloux, il m'interdisait de poursuivre cette relation tout en insistant pour en faire son sujet préféré parmi ceux de nos conversations d'oreiller. Il s'est délecté longtemps des petits détails insignifiants qu'il avait réussi à m'arracher grâce à ses questions insidieuses ou à ses manœuvres hypocrites.

Il s’est remis à parler abondamment, comme au temps de notre rencontre et de nos jeunes fréquentations. Il était « amusant » de constater que sa manière réapparaissait sans variantes, telle qu’elle se présentait il y a toutes ces années. Sa démarche, la voici. Il affirme d’abord qu’il a raison au sujet de tout et en particulier de cette chose-là ; il déclare ensuite qu’il a pris une décision et qu’il n’en changera pas (oubliant le dicton selon lequel « seuls les imbéciles ne changent jamais d’avis ») ; il tolère à peine ou pas du tout que j’en demande la raison (puisque la chose est si évidente…) ; enfin, l’affaire étant entendue et classée, il se met après coup à se raconter et à s’expliquer et, n’en finissant plus, à tenir des discours comme un Fidel Castro de la chambre à coucher. Toute l’histoire humaine justifiait, selon lui, que l’amoureux intempestif se plie au verdict du grand chacal, sous peine d’être dévoré…

N’importe quoi ! Je ne suis plus disposée à l’écouter et à acquiescer ; désormais, je ne suis pas non plus disposée à discuter tout court. Mais je reste là ; je crois que je tolère le contexte de ma vie parce que je me sens coupable… de faire les choses comme je les sens. Aussi, je suis tellement inquiète. J’ai peur de l’avenir, peur surtout de devenir vieille et pauvre. D’où est-ce que j’ai pris cette idée ? Lui, l’autre, il profite de mon désarroi pour tenter de me « contrôler », comme il le dit si naturellement. Ce mot à lui seul suffit à décrire sa mentalité pourrie.

• • •

Le principal problème serait donc de comprendre à fond pourquoi je supporte mon environnement. Qu'est-ce qui me retient ? Qu'est-ce qui me repousse ? Pour que je reste là, il faudrait définir un arrangement neutre. Pourtant, je crois que la pensée monolithique de mon conjoint (dans les faits) n'y laisserait aucune place. Et puis, j'ai un indécrottable défaut : je suis optimiste. Je crois toujours que les choses iront mieux demain et que ma patience sera récompensée… à moins que je sois dans l'erreur, que je sois en train de me fourvoyer tout en tentant de me retrouver… De plus en plus souvent, je pense que je me suis trompée. Et puis, j'ai d'autres défauts. Outre ma manie de ne voir que le beau côté des événements, je suis inconstante et je parle beaucoup, beaucoup trop, la plupart du temps sans écouter les personnes avec qui je me trouve. Le seul moment où je me tais, c'est quand il me parle… parce qu'il me parle toujours en me posant des questions ou parce qu'il m'a pris en défaut. Il est si inquiet de son autorité qu'il en fait pitié : il me demande où je me trouvais cet après-midi, à trois heures, avec qui j'ai fait mes courses. Il veut voir les objets que j'ai acquis (et les factures), quel chemin j'ai emprunté, à qui j'ai parlé depuis la matinée, combien de temps j'ai parlé. Questions sans fin.

À moins que la vraie question ne soit celle de la tendresse… S'il était tendre quelquefois, peut-être me sentirais-je moins seule au monde. A-t-il jamais été tendre ? L'ai-je toujours connu comme il est aujourd'hui ? Désormais, n'ai-je besoin de tendresse seulement parce que je suis malheureuse ? Ou est-ce la découverte de la tendresse chez mon amoureux qui me fait constater le manque cruel que j'éprouve dans ma vie quotidienne ? Peut-on être tendre avec quelqu'un que l'on n'aime plus ? L'amour peut-il être remplacé par de la tendresse ? Je dois aussi me poser la question pour moi-même : suis-je tendre ? Lui et moi, sommes-nous seulement les machines sexuées que j'évoquais ? Si une certaine usure est normale, le développement d'une tendresse mutuelle, d'une amitié réelle ne pourrait-elle pas remplacer progressivement l'amour énervé de nos débuts ? Mais est-ce que je pourrais croire à des gestes de tendresse de sa part, qui surviendraient après ses colères, après ses interdictions, après ses ordres, après son autoritarisme gros-bêta… J'aurais toujours l'impression qu'il fait un effort temporaire, pour montrer qu'il en est capable… Je croirais à des attitudes fausses, même hypocrites, mais la tendresse ne peut pas être le résultat d'une discussion. Je devrais probablement accepter l'idée que mon conjoint (dans les faits) et moi nous avons déjà rompu, même si nous habitons toujours sous le même toit (qui vient d'être refait), et que nous couchons toujours dans le même lit et que nous nous touchons toujours de la même manière, aux mêmes endroits… oui, c'est ça, toujours les mêmes parties de nos corps, pour des raisons pratiques, rien d'autre !

C'est vraiment dommage. Cela me mène au bord du découragement. Je ne pourrai jamais résoudre toutes ces équations. Maman ! Que faire ? Serais-je en train d'avouer que j'ai une mère ?

• • •

La météo est si changeante. Pendant que l'actualité du 23 octobre s'étale dans la grosse *Presse* (l'Irak, les trains d'atterrissage des Q-400, de Bombardier, l'éloge du flair du lanceur de *baseball* Éric Gagné…), il fait froid et il pleut abondamment tandis que dimanche il faisait 25 °C : c'était l'été en automne. Mais, peu importe, même si la température et les nouvelles agissent sur mes nerfs, moi aussi je suis très changeante. Depuis un mois, je m'efforce d'écrire des choses que je sais sur moi et sur mon entourage, d'en faire une sorte de plan pour tenter de me retrouver. Certains jours, je me dis que l'exercice est futile, que je n'arriverai pas à me cerner ni à me découvrir vraiment, tandis que, d'autres jours, je suis sûre que l'exercice est essentiel. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'impression d'aller très loin. Peut-être devrais-je m'avouer des choses que je comptais inconsciemment garder cachées quand j'ai élaboré mon projet ?

4

Je parle presque sans arrêt, peu importe si je suis écoutée. Si la chose était possible – si parler menait à l'orgasme – j'en aurais… beaucoup ! J'énumère mes nombreuses activités – que je fais précéder des inévitables formules : « Il a fallu que », « Il faut que… », « Il faudra que » ; « J'ai dû aller », « Je dois aller… », « Je devrai aller » ; « J'ai dû faire… », et autres « Je dois faire… » – qui occupent mes journées sans me retenir, malgré tout, de m'ennuyer. Je ne discrimine pas ; tout est important puisque je « dois »... Alors, je le « fais ». « Fais ce que dois », entendons-nous dire.

À l'évidence, je ne m'arrête pas à l'énumération de mes activités : j'aime aussi raconter comment les événements se sont déroulés (vitesse, durée et distance, inattendu et imprévu, difficulté rencontrée et contournée...) ; je salive en racontant la préparation d'une recette de cuisine ; je me délecte à raconter les détails techniques de mes contrats professionnels à mon amant (qui fait un métier semblable), même s'il s'en fiche éperdument (au moins, lui, il m'écoute) ; je revis le visionnage d'un film « hallucinant » et les frissons que j'ai ressentis en en racontant l'essentiel ou en en détaillant l'intrigue et en donnant mes impressions sur les qualités des personnages, des essentielles images « coquines », *et cætera ;* je parle abondamment de mon magasinage, de la découverte d'objets si pratiques ou à la mode et des vêtements « tellement mignons » qui m'ont séduite. Et j'en passe. Quand je ne peux pas sur-le-champ trouver une oreille attentive, je me raconte les événements. Une telle répétition me permettra, plus tard, de rappeler les faits avec tous les détails juteux et de la manière la plus convaincante possible.

Si je suis disposée, chaque jour, à réciter en continu tout ce que j'ai fait la veille, tout ce que je suis en train de faire et tout ce que j'ai l'intention de faire, il doit bien y avoir une raison. Je sais que tout cela n'est pas de la plus haute importance. Je ne suis pas folle ; je ne me fais pas d'illusions ! (En réalité, j'ai beaucoup d'illusions sur lesquelles je devrai revenir.) En plus de mes activités personnelles, j’ajoute même à mon discours les bons coups ou les niaiseries de l’un ou l’autre de mes enfants, précisant l’échange que nous avons eu et en en faisant suivre le récit d’une « percutante » analyse. Je suis comme ça. Quand je n’ai plus rien à raconter… Non, cela n’arrive jamais !

Pas une journée ne passe sans que la question ne surgisse : « Pourquoi ? » Il est de plus en plus évident pour moi que je continuerai de me morfondre même si j’occupe pleinement chacune des secondes de mes journées. Pas une ne passe sans que je me demande pourquoi ou pour qui je me fatigue et à quoi cela sert ? Pourquoi ma vie est-elle si insatisfaisante malgré qu’elle semble, de l’extérieur, normalement comblée ? Si je ne me posais pas de questions, cela pourrait aller, mais je ne peux m’en empêcher. Elles font partie de ma manière d’aborder les choses. Dans mes récits quotidiens, je dis « pourquoi ? » et je réponds « parce que ». Dans ma vie en général, je me pose aussi des questions, mais les « parce que » demeurent incomplets ou insatisfaisants même quand je prends le temps d’y réfléchir. Je suis la Sisyphe des questions : elles se posent sans cesse et ne sont jamais satisfaites. En rédigeant ces notes, je me demande où je vais trouver en moi ce qui me semble avoir été perdu.

Je peux faire le récit de mes faits et gestes, et énumérer les questions que je me pose parce que j’examine mon fonctionnement presque sans arrêt, dans les moindres détails. Je passe en revue sans discontinuer tout ce qui m’arrive, tout ce que je fais ; ma planification quotidienne se discute dans ma tête à mesure que je la mets en ordre. C’est compulsif : impossible à arrêter. Par exemple, je décide de faire une lessive avant de préparer des légumes à cuire… Le mécanisme se met alors en branle : « Est-ce que je devrais faire les choses dans cet ordre ? » ; « Les légumes, c'est plus long : je devrais les préparer avant… » ; « Ma fille (j'avoue en avoir une) voudrait son chemisier pour ce soir ; aurai-je le temps de le repasser ? » ; « Je vais appeler tel client avant de faire les légumes, sinon il sera trop difficile à joindre… » Avant que je m'empare de l'appareil, il sonne. Un autre client me propose un travail à faire tout de suite. Je raccroche. L'auto-discussion se poursuit : « Est-ce que je pourrai faire la lessive aujourd'hui ? Et le ménage ? Il y a de la poussière et des traîneries partout ; une maison d'homme, voilà ce que c'est ! Insupportable ! » Bon, j'arrête mon emploi du temps : je vais « faire » le client, puis un peu de ménage, puis le lavage et, celui-ci en marche, j'irai aux carottes. Le téléphone sonne à nouveau : c'est mon amoureux. Nous parlons de tout et de rien pendant une petite demi-heure et après moult bisous, prenant conscience du temps qui file, je me mets au travail. Je ne l'ai pas terminé et les enfants arrivent, à midi, pour casser la croûte. Je me précipite dans la cuisine pour improviser un repas rapide. Le client rapplique ; une première épreuve pour 14 h. Je dois parler à ma mère. Je compose son numéro sur le sans-fil pendant que je retourne à mon poste de travail : « Maman, j'ai une journée de folle ! » Bon, je récapitule…

Il m'arrive de penser que le besoin de dire et de répéter sans cesse la liste de mes activités vient d'un besoin de reconnaissance. Je me trouve à forcer la note pour que chacune des personnes à qui je parle soit consciente du travail que j'accomplis et du rôle que je joue. Je voudrais être reconnue pour mes actions et mes réalisations, non pas qu'elles soient remarquables, mais simplement parce que je joue mon rôle dans la société, enfin, dans mon clan ! Je ne ressens pas de satisfaction à cet égard. Je deviens vraiment triste quand j'ai l'impression que mon entourage ne me voit pas, me tient pour acquise, me donnant l'impression que je ne compte pour rien tellement je fais partie du confort des meubles, des murs à la cuisine, de l'entretien des chambres, de la lessive, des courses… Je ne place pas les aliments dans le réfrigérateur ; je suis le réfrigérateur lui-même. Je ne lave pas les vêtements ; je suis la lessiveuse. Je ne change pas les draps des lits ; je suis les draps sur lesquels ils se répandent et où ils m'écrasent ! Je suis la « robote » efficace parmi ses robots-machines ultra-technologiques, la petite femme intégrée dans les pores de la maison, livrée, service compris, à une famille qui porte des œillères, à un conjoint (dans les faits) aveugle, sauf dans l'expression de sa jalousie, à des enfants bigleux. Je tente de satisfaire à leurs besoins au détriment des miens. Dans les circonstances, mon dévouement oblatif n'arrive pas à trouver son sens. Tous comprendront que j'en ai assez de ne pas exister. J'admets que c'est le lot de plusieurs, mais je n'en veux plus. J'étais effacée, je le suis encore, mais je ne veux plus l'être, même si c'est beaucoup plus difficile à faire qu'à dire.

À l'instar des autres membres du clan – qui ne savent rien de mon chagrin ni de ma détresse existentielle – je me demande si ma chatte ressent quelque chose quand je me mets à pleurer toute seule à la fin de mon petit-déjeuner, avant d'entreprendre ma journée de travail ; sait-elle que je suis aussi à son service, qu'elle fait partie de mes tâches ? À la différence des autres qui m'entourent et qui souvent m'accablent, la présence de Minette me réconforte. Je la nourris en échange de ses yeux doux et de ses ronrons et de ses câlins, et elle m'aide à me ressaisir avant d'appeler, au téléphone, au début de chacune des journées, mes parents, puis mon amoureux, puis un client… Ces appels quotidiens me rassurent sur mes appuis, me confirment que je peux compter sur des personnes qui m'aiment. Si, un matin parmi d'autres, sans avertissement, l'un ou l'autre de ces appels ne trouvait pas d'interlocuteur, j'en serais désarçonnée.

Parenthèse : Je pleure, mais, à l'occasion, quand il s'agit de rire sans réserve et sans complexe d'une blague ou d'une situation cocasse, je me fiche d'avoir le rire un peu grassouillet ; en d'autres temps, je croyais que mon rire était plutôt argentin ! J'espère qu'il en est ainsi pour l'oreille des autres, car, si je peux me voir quand je me regarde dans un miroir, je ne m'entends pas vraiment quand je ris !

Je suis mère de famille et travailleuse autonome exerçant mon activité à la maison. Me voilà donc obligée de stationner presque en permanence à mon domicile. Quoique la réalité et les termes m'horripilent, je suis devenue une sédentaire, une femme à la maison, une « reine du foyer ». La fonction n'est pas en soi déshonorante, mais je n'avais jamais appréhendé l'ampleur de l'ennui qui pouvait s'en dégager. En outre, baignée dans le clan et minoritaire en lui, j'en suis venue à prendre sa couleur, à réagir comme le groupe, à développer les mêmes envies que les autres membres de la famille, dans une sorte de course à la concupiscence… qui n'a rien à voir avec la sensuelle convoitise. Quelquefois, quand j'examine mes réactions à un quelconque événement, une vision d'horreur m’assaille. Je me surprends à réagir comme les mâles de la maison – y compris ma fille un peu garçonne – tous bourrés de testostérone, et en en montrant le caractère brutal et cru.

À y réfléchir, il n’y a que deux femmes dans cette maison, la chatte et moi, et nous ne sommes, dans ce contexte, que de faibles femelles destinées à la reproduction et au repos des guerriers.

Pendant la semaine, jusqu’à tout récemment, ma principale sortie consistait, quand je réussissais à contourner les contraintes domestiques, à foncer en voiture vers la ville pour me caler pendant quelques heures dans les bras de mon amoureux, à chercher, dans le secret qui m’enveloppait, à prendre une portion de chaleur humaine que je ne trouvais nulle part ailleurs, une dose d’énergie qui me permettait de poursuivre mon travail et qui entretenait mon optimisme. Désormais, je dois prendre d’autres méthodes pour rejoindre l’homme doux qui est si important pour moi, mais je ne les décrirai pas de crainte que le chef du clan, qui fouille dans mes papiers et dans mon ordinateur chaque fois qu’il en a l’occasion, ne trouve mes écrits. Je les cache bien, me semble-t-il, mais sa jalousie lui donne parfois un flair de limier. La tendre relation que j’entretiens avec mon amoureux me rassure sur la profondeur (et la densité) du plaisir physique et des sentiments forts qui vont avec, qui sont de grandes choses, pas seulement une machinerie, comme le pense mon conjoint (dans les faits)… Plus tard, j’approfondirai cet aspect de ma vie sexuelle.

Malgré mon emploi et l’argent que je gagne, je suis quand même la concierge qui entretient le nid douillet du conjoint (dans les faits). C’est ainsi que je me sens. Entre deux chapitres de livre, je vais étendre les vêtements propres sur la corde à linge ; pendant le développement d'un concept, je prépare le repas de midi de ceux qui passent ; je reviens à mon travail… que je dois déjà m'interrompre pour faire des courses… sans compter les ordres que je dois exécuter, qu'ils me donnent souvent sous la forme de demandes qui semblent anodines, et sans compter celles que, par ma voix interposée, je dois transmettre aux enfants. Moi, qui suis athée, si j'invoquais le Christ, le Mahomet ou le Bouddha, ce serait pour leur demander pourquoi je ne suis pas morte quand il en était encore temps, quand, adolescente, le mal de vivre était pour moi bien plus grand que le mal de mourir, avant que je sois convaincue du contraire par quelqu'un qui ne connaissait rien à rien.

Comment en suis-je arrivée là ? Comment en suis-je arrivée à me laisser manipuler de la sorte ? Dans ma banlieue, quand je regarde par la fenêtre, en particulier quand celle-ci donne sur une rue sans issue, il ne se passe rien. Aucun point de repère ou de comparaison. Dans mon clan, tout est prévu : le travail, les pauses, les obligations, le divertissement, les rares visites et les rares sorties… et tout se déroule en circuit fermé, entre nous. Tout ce qui met la norme à l'épreuve, tout ce qui conteste la tradition, tout ce qui semble vouloir faire varier la rectitude devient un scandale qui doit être vite étouffé.

Dans ma solitude, dans mon isolement, j'ai pris bien du temps à comprendre que je n'étais qu'une courroie dans un mouvement perpétuel. Si je m'éloignais, si je disparaissais, il faudrait qu'ils reconstruisent leur système d'exploitation et ils m'en voudraient des ennuis que cela leur causerait. Dans ma solitude, qui n'est qu'un mot, il y a toujours un enfant malade, un adolescent en crise qui « vedge », un conjoint (dans les faits) qui téléphone pour vérifier que je suis bien là, dans l'engrenage, quand il n'arrive pas intempestivement prenant un congé prévu par sa convention collective, mais imprévu pour moi... Sans compter les visites occasionnelles de frères et de sœurs et de parents de toutes origines... En passant, j'en profite pour avouer avoir des parents (dont je n'aurais pu me passer) et, pour compléter le tableau, l'existence au moins d'une sœur et d'un frère. Ces jours-ci, je m'efforce justement de retrouver les petits morceaux de mon âme qui ne m'auraient pas été volés, avec le plus grand naturel, par l'un ou l'autre des membres du groupe.

À différents égards, mes parents et mon amoureux me sont d'indispensables soupapes. Leur patience et leur écoute, chacun à leur manière, m'ont déjà empêchée de péter les plombs. La seule idée qu'ils ne seront plus là un jour me terrorise. Quand les enfants auront quitté la maison et que je me retrouverai seule avec mon conjoint (dans les faits), qui ne se sera pas amélioré avec le temps, que sera ma vie si je ne la change pas d'ici là ? Je ne me vois pas sans amoureux, sans parents, sans enfants, seule avec un mur de prétention, ruminant lui aussi ses rêves irréalisés, s'enfermant dans sa propre détresse.

Quand j'y pense trop, cela me donne à l'avance le goût de mourir. Pas de mourir pour vrai, mais une sorte de vertige ; pas de mourir pour vrai, mais de trouver une délivrance. Si je pouvais, par exemple, être transportée dans des limbes, dans un territoire neutre, où les sentiments et les craintes n'existent pas, je crois que je pourrais me reposer longuement. Certains jours, je suis tellement, tellement fatiguée…

5

Vingt-trois novembre. Le salon du livre est terminé depuis quelques jours. J'y ai passé plusieurs heures à examiner des livres de recettes et, dans la littérature, à chercher des livres de ou sur mon idole d'étudiante, Raymond Queneau. Je crois avoir lu toutes ses œuvres, mais on ne sait jamais, un éditeur aurait pu mettre la main sur un inédit extraordinaire. Je me suis aussi procuré le dernier roman d'Amélie Nothomb. Cependant, plus que tout, j'espérais que le salon me donne une occasion de plus de voir mon délirant amoureux. Nous aurions pu aller nous cacher dans un coin et nous embrasser comme des fous pendant quelques minutes avant de reprendre, innocents que nous sommes, notre promenade. Pensée magique ! La rencontre a eu lieu et nous avons fait exactement ce qui me trottait dans la tête. Pendant le reste de ma visite au salon, j'étais tellement heureuse que je lévitais !

J'ai plusieurs prénoms et surnoms, mais je retiendrai celui d'Anna pour personnifier le bilan que j'ai entrepris. Des milliers d'Anna ont vécu et vivent aujourd'hui. Des centaines de livres contiennent mon prénom dans leur titre. Certaines sont des héroïnes, mais la plupart, comme moi, sont des personnes anonymes, dont les aventures simples les retiennent de faire état de quelque notoriété que ce soit. Peu importe, en ce qui me concerne, puisque ce que je cherche avant tout c'est à me connaître sinon à me reconnaître dans la foule des humains qui se débattent avec des difficultés à vivre.

Pour arriver à m'éloigner de mon clan, au moins en esprit, je mets sur papier tous les détails de ma nature que je réussis à formuler, espérant ainsi m'éloigner de moi. Il me semble que la distance prise ainsi me faciliterait la tâche – si je pouvais apercevoir ce que je suis avec détachement – si j'arrivais à voir mon intérieur à l'extérieur, à tâter mon caractère ou mes sentiments comme s'ils étaient des phénomènes étrangers. En moi, c'est trop confus ou, si ce n'est pas la confusion qui me prend, c'est la proximité, celle de mes diverses attitudes qui se mélangent.

Je crois avoir écrit que j'aimais beaucoup le cinéma ; j'ajouterai que le cinéma me donne une distance, qu'il m'aide à mieux « voir » le parcours de mes sentiments. En salle ou à la maison, je plonge dans les histoires et je les vis comme si elles étaient les miennes. Je suis très concentrée et je laisse toujours les émotions m'emporter. Quand cela arrive, je laisse volontiers les larmes me submerger. Devant des scènes d'amour, surtout les plus sexuées, même si elles ne correspondent pas à mes fantasmes, je me laisse aller : je mouille. Dans ce cas, si un vêtement recouvre mes genoux, je glisse naturellement une main entre mes jambes, sans la moindre gêne.

Puisque je me suis convaincue de dire tout ce que je réussirais à formuler, j'avoue maintenant qu'à la seule évocation de scènes qui m'ont un jour provoquée sexuellement, j'en ressens encore des effets. La plupart du temps, j'ai une idée du type de film que je vais voir et, à l'occasion, il m'arrive d'y aller sans porter de culotte… Si moi je ne prends pas toujours cette précaution, mon conjoint (dans les faits), lui, y pense chaque fois, même quand rien dans le scénario ne m'inciterait à agir de la sorte. Quel homme astucieux ! En fait, il croit que c'est le désir qu'il exprime qui m'excite. Que nenni ! Si je l'avais voulu, je l'aurais sans doute fait… plus discrètement. Que je me masturbe dans une salle de cinéma à sa demande et qu'il me regarde mouiller lui donne, en plus de sensations intenses (!), l'impression de me posséder entièrement, sans même me toucher. Moi exposant mon sexe à son importante suggestion, lui devient le héros qui fait un cadeau à l'humanité ; moi agissant, lui se proclame champion ; moi, la soldate, je me bats, lui, le général reçoit la médaille. Ces comparaisons amusantes ne doivent pas laisser croire que je m'opposais à agir ainsi. Je jouais moi aussi et jouissais de ces jeux exhibitionnistes… qui étaient souvent les seuls qui nous restaient. Toutefois, je crois que mon conjoint (dans les faits) aurait voulu que d'autres me voient ; je pense qu'il aurait souhaité me prêter à d'autres yeux… Ce que nous avons fait une première fois pour épicer notre vie sexuelle est rapidement devenu une activité en soi, tandis que notre relation sexuelle à domicile est demeurée inchangée, presque nulle.

Je devrais en dire plus au sujet de cette pratique exhibitionniste, mais je manque de force. Nous nous sommes mis à l'exercer ailleurs qu'au cinéma, de manière compulsive… Chaque sortie de la maison devenait un prétexte, chaque occasion m'obligeait

– même la plus éloignée d’un quelconque sens érotique – à user de mon sexe, à me faire des manipulations, à exercer des tripotages. Quand il était plus excité, certains jours, nous en parlions dans la voiture à l’aller et nous le faisions au retour ; en arrivant à la maison, mon conjoint (dans les faits) consentait même (alors, mais pas toujours) à sentir et sucer mes doigts aromatisés. Quand cela se produisait, dès la porte d’entrée refermée, il monopolisait les toilettes… Je parle de ces expériences pour la première fois à haute voix et la tête me tourne un peu. Dans notre ennui ordinaire de couple, nous avons fait plusieurs tentatives et l’une au moins nous a dépassés. Évoquer celle-là, même sans rien en dire, me perturbe, évoque pour moi un réel danger. Plus tard, peut-être.

Dans mon milieu, en banlieue, en toutes circonstances, le plus excitant consiste à outrepasser les règles. Comme si je conduisais ma voiture à cent trente kilomètres-heure plutôt qu’à la vitesse réglementaire et que j’affirmais ne rien faire de mal ni de grave. Tout dépend du niveau de tolérance de chacun et de celui de la société qui nous entoure. Pour que le plaisir soit réel et puisse être renouvelé, encore faut-il ne pas se faire prendre. Si la société bien-pensante accepte sans trop rechigner un excès de vitesse, il n’en va pas de même pour les dépassements à caractère sexuel (entre adultes qui y consentent).

Nombreux sont celles et ceux qui pratiquent une transgression minimale des balises communes, à une fréquence plus grande que nous ne l’imaginons, mais nettement plus secrète. Hypocrite comme toutes les autres, la banlieue est une église, et ses membres sont toujours prêts à médire, à dénoncer, à sanctionner. Celles et ceux qui s'exercent à désobéir sont les premiers à blâmer leurs congénères qui se font prendre à transgresser la Loi en état de plaisir et à maudire toutes ces actions honteuses dès qu'un soupçon de scandale apparaît ! Le plaisir de la transgression ne viendrait donc pas du secret mais du risque d'être découvert ! Ah ! Si monsieur X savait ce que madame Y fait avec madame Z, comme il en jouirait… et comme il dénoncerait férocement ces actions dès qu'il ne pourrait plus en profiter, dès qu'il trouverait une vengeance à exercer !

Moi, Anna, femme dominée – je crois que je peux avancer cette idée – d'aussi loin que je me souvienne, je n'ai jamais eu de position morale particulière au sujet de la sexualité. Seule ou avec d'autres, c'est la beauté du geste et l'usage du seul plaisir gratuit qui existe dans l'univers qui m'ont attirés. Toute la beauté de la jouissance est remise en cause dès que les maris (pseudo ou réels), les sociétés, les religions et les gouvernements s'en mêlent.

Mais revenons au cinéma. Mon conjoint n'aurait pas été jusqu'à me demander d'exercer une activité semblable dans le cinéma local de B… Le danger pour lui – toujours pour lui – aurait été trop grand ; nous aurions pu être aperçus sans qu'il en sache rien, et des propos souterrains sinon la rumeur publique auraient terni sa réputation de chef… Comment – lui ? – va-t-il jusqu'à s'adonner à de tels jeux dégoûtants… comme si nous n'étions pas liés ! Dans notre vie sexuelle, tout bien considéré, le cinéma est ainsi devenu nos « préliminaires ». De retour à la maison, nous pouvions expédier le reste de l'affaire rapidement, suis-je en train de me souvenir, en déprimant.

Cinéma, cinéma ! Les films que j'aime doivent « avoir » du sentiment. Les films d'action, les comédies à gros rires et à petites cervelles, les plus grands communs dénominateurs ne sont pas ma tasse de thé. Ce sont donc souvent des films qui comportent des scènes amoureuses compliquées, des *scenari* s'appuyant sur des conflits de couples, élaborant des rôles de femmes torturées par leurs sentiments ou placées dans des situations délicates (amantes, séductrices) ou difficiles (violences diverses, histoires troubles, sentiments non avoués) qui m'intéressent, peut-être parce qu'elles m'aident à comprendre ma propre existence ou m'aident à la justifier (puisque le cinéma, après tout, met en scène des réalités, même inaccoutumées).

Je suis disposée à me laisser emporter par des situations douteuses ou pénibles si l'actrice joue bien son rôle. Je m'associe toujours au personnage féminin, et je partage d'autant plus facilement le rôle de l'actrice qu'elle est intelligente et séduisante. C'est un lieu commun masculin de le dire, mais je constate que les scènes me semblent plus intenses si la souffrance qui est exprimée par une interprète féminine est d'abord celle d'une belle femme ! Je suis prête au malheur si je peux naturellement m'associer à un être de beauté. Je peux me fâcher ou trembler, me réjouir et jouir avec elle ou adopter ses angoisses ; je rêve d'elle et avec elle ou je fais des cauchemars à sa place. Je cherche avant tout la force du sentiment qui s'exprime, sans doute pour combler les manques qui sont apparus dans ma propre vie.

Si je raconte un film que nous sommes allés voir, il y a bien des chances pour que je n'en sache rien dire d’autre que l’histoire. Je me laisse envahir par les émotions, mais je me trouve incapable d’en analyser les causes. D’ailleurs, cet aspect ne m’intéresse pas beaucoup. Si j’ajoute des commentaires sur le jeu, la cohérence dramatique, la technique, je dirai certainement que « nous » avons trouvé que… que « nous » avons été emballés par… ce « nous » étant « lui »… Lui qui dit toujours « JE », inlassablement « je ». Quand je dis « nous », pour le cinéma ou pour autre chose, c’est que je suis d’accord avec lui ou que je veux en finir avec un discours. Pour que ce ne soit pas l’enfer, il faut bien que je sois de son avis de temps en temps !

Il y a des centaines de variantes à l’amour, des centaines de manières d’aimer, et chacune et chacun de nous, nous avons des centaines de raisons de croire que notre manière d’aimer est la plus grande, la plus vraie, la plus grave. Le cinéma et des romans de variables natures ont déjà inventorié nombre sinon toutes ces expériences, surtout les variantes pathologiques où l’amour se développe pour s’opposer à la haine (plus vous me haïssez, plus je vous aime) ou qui exploite le syndrome de l’infirmière, celle qui aime se dévouer à des cas désespérés (la femme qui ne quitte pas son mari, brute ou ivrogne fini, qui la frappe régulièrement, parce qu’il a besoin d’amour – certes !). Je n’en suis pas là, mais l’ennui m’en rapproche. Avons-nous une idée de la souffrance et du désespoir ordinaire que peuvent entraîner la prise de conscience d’une vie qui semble ou qui est ratée ?

6

C’est le 23 décembre. Noël et la fin de l’année. C’est le sommet de l’esclavage. Faire ce que l’on a à faire comme d’habitude et penser à tous les autres en même temps, ce qui s’ajoute à ce que l’on fait habituellement.

Temporairement, les ennuis sont aplanis. Tous les cadeaux sont possibles, malgré les limites du budget.

Le clan : enfants, père / fierté, rejet / enfance, adolescence / frère, sœur : ça me fait de la visite…

Je dois faire de la musculation. Je m’effondre. Les muscles flasques de mes bras m’obsèdent.

• • •

Je laisse mes notes telles quelles. J’avais l’intention d’élaborer sur l’hypocrisie de la période des Fêtes, sur leur vulgarité commerciale, mais cela m’aurait tout de même éloigné de mon propos. Peut-être est-ce l’agonie de mon journal. J’ai un peu perdu le fil. Il y avait toujours du monde à la maison et le peu de temps de solitude que je consacrais à mon journal m’a été enlevé.

Vingt-trois janvier. C’est un amoureux bien particulier, parce que c’est un amoureux de toujours. Il est arrivé dans ma vie et moi dans la sienne il y a plus de vingt ans. Nous nous sommes « saisis » tout de suite. Nous nous sommes perdus dans des circonstances qui n’ont rien à voir avec notre désir. Nous nous sommes retrouvés et, depuis ce temps, notre relation persiste. Elle a été interrompue à quelques reprises, au moment de crises avec mon conjoint (dans les faits), mais nous ne nous sommes plus quittés. Nous nous sommes cachés encore un peu plus, c’est tout.

L’anniversaire de nos retrouvailles, c’est le 8 janvier.

J’ai un conjoint (dans les faits) parce que j’ai reçu une mauvaise éducation (je suis tombée dans un moule) par endoctrinement. Lui aussi a reçu, moins subtilement, la même déplorable éducation.

Et j’ai un amoureux parce que j’aime la vie : si je n’avais pas de conjoint (dans les faits), je n’aurais peut-être pas besoin d’un amoureux. L’amoureux sert à comparer, sert à divertir les nécessaires sources d’approvisionnement en sensations, sert à compenser le déficit de tendresse.

Presque toutes les femmes ont des amants pendant leur vie de couple : c’est une nécessité. Même si cela peut être également une source de malheur, mais c’est au moins pendant un temps la bouffée d’air vitale à qui sort la tête hors de l’eau.

• • •

Il faut que je profite de l’occasion pour raconter comment ça se passe avec lui. Je n’ai jamais l’occasion de parler de lui. J’aimerais tellement avoir une confidente ou un confident avec qui je pourrais partager quelques-uns des moments de pur plaisir et bonheur que je vis avec mon amoureux. Vivant encore dans la solitude de la banlieue, c’est impossible.

Il se nomme Jean-Louis. C’est un prénom un peu ringard, mais je m’y suis habitué et je le trouve romantique.

• • •

« Au lit, ce n’est pas comme avec toi », ai-je dit à mon amoureux, c’est différent… Il s’est contenté de mon commentaire. À mon conjoint (dans les faits) j’ai répété la même chose. Je n’en ai jamais dit plus malgré l’insistance de ce dernier dont l’insécurité maladive à cet égard m’est franchement apparue. J’en suis toujours étonnée ! Comme un adolescent, il s’interrogeait sur ses performances plutôt que sur l’amour qui me comblait ; en vrai adolescent, il confondait les deux.

Mon conjoint (dans les faits) se questionne lui-même : est-ce que j’en fais assez ? est-ce que j’en fais trop ? est-ce que mon « hum-hum » est assez gros, assez long ? est-ce que je suis dans le bon angle ? au bon moment ? au bon rythme ? Et j’en passe. Quel ennui ! Quel intérêt cela peut-il bien avoir pour lui quand il utilise le même sexe depuis si longtemps ? En fait, ça n'a aucune importance puisque mon conjoint (dans les faits) me touche le moins possible. Pour dire cela en quelques mots, il veut me voir me faire des choses et m'entendre jouir ; il veut ensuite que je lui « en » fasse assez pour qu'il puisse constater son orgasme et passer à autre chose. Pourquoi ne se le fait-il pas lui-même ? Pourquoi est-ce que j'accepte de lui rendre ce « service » ? Il donne l'impression de participer à un concours de passivité. C'est presque ça ! Encore une fois, les questions fusent : pourquoi est-ce que je reste là ? pourquoi est-ce que j'acquiesce à ses demandes si ordinaires ? est-ce que je m'en satisfais… ? est-ce que je m'en satisfait vraiment ?

Bien sûr, nous avons fait quatre enfants, mais c'est plus par hasard que par désir ou, si l'on veut, plus par accident et par… fatalisme maternel que par la volonté de passer ma vie à élever ces choses-là. En fait, ce sont les bébés qui m'ont toujours fait de l'effet ; le contact si intime, si physique avec une partie de soi, tellement unis comme si la séparation de corps n'avait pas eu lieu, mère nourricière et sexuée… je ne peux pas nier cela… mais les adolescents… Évidemment, ils viennent de la même place…

Je voulais parler de mon Jean-Louis et c'est mon malheur qui a encore pris le dessus.

J'ai une faculté extraordinaire d'aveuglement surtout quand je crois – quand ma peur me laisse croire – que rien ne doit changer. Quand je préfère, par paresse intellectuelle ou autre, penser que rien ne doit bouger. Parce que le changement, malgré mon désir, me fait une peur bleue, une peur atroce. Que l'avenir est donc effrayant, me dis-je. Mon contexte familial m'a appris à tenir des discours adaptés aux circonstances, discours toujours flous par nécessité de survie.

La nuit dernière, j'ai très mal dormi. Je me suis couchée tard à cause d'un travail en retard. Au lit, j'avais trop chaud, puis j'avais froid... Des sentiments de révolte m'ont assaillie. La même question me revenait sans cesse, l'indécrottable question à laquelle je ne donne pas de réponse. Cette fois, mes pensées s'agrémentaient d'invectives à l'égard du conjoint que j'ai (dans les faits). Je cherche toujours à maintenir une relation avec un individu ennuyeux qui se souvient de mon prénom seulement quand je dois m'occuper de sa queue ou lui faire à manger. Pourquoi ? J'ai lavé et nourri ce chambreur pendant trente ans. Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je ne vais pas rejoindre mon amoureux ? Lui, au moins, il sait bien me cajoler – et il est attentif. Avec lui, je suis une femme, pas un aspirateur ! Peut-être que je supporte ma condition parce que mes pensées vont constamment à lui, quoi qu'il en soit. Plus tard, vers le matin, la chatte insistait pour que je la fasse sortir ; une demie-heure plus tard, alors que j'arrivais à peine à me rendormir, Minette veut rentrer. J'aurais bien pu la faire patienter, mais elle est très bruyante quand elle n'obtient pas ce qu'elle veut. Exaspérée, je ne me recouche pas et commence ma journée sur un mauvais pied.

Peut-être me fallait-il une colère pour faire sortir les mauvais sentiments que j'accumule et clarifier mon esprit et mon cœur.

Impasse,
extraits du journal d'Anna pour l'année 2007,
transcrits par Jean Yves Collette (1946-),
est l'édition princeps de ce récit
dont l'écriture a été amorcée en 2007
et achevée en 2021.

ISBN : 978-2-89816-392-0
© Jean Yves Collette, 2021
– 1393 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org